

Escrocs et petits truands

Maurice Elia

Number 196, May–June 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49221ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Elia, M. (1998). Escrocs et petits truands. *Séquences*, (196), 16–17.

ESCROCS ET PETITS TRUANDS

Mike van Diem

Karakter (1997)



Karakter

Il est né en 1959 et déjà, il a laissé son empreinte sur le cinéma européen. Puis, à 36 ans, Mike van Diem s'associe avec le producteur néerlandais Laurens Geels et un troisième scénariste (Ruud van Meegen) pour adapter à l'écran un roman de F. Bordewijk, un classique de la littérature hollandaise. *Karakter* est une œuvre solide, qui a fait la tournée des festivals (Semaine de la critique à Cannes et Festival des films du monde de Montréal l'an dernier, entre autres) et qui, par son atmosphère silencieuse, comme d'un autre âge (nous sommes à Rotterdam, entre la fin des années 20 et le début des années 30), a su capter l'attention des distributeurs du monde entier.

Mike van Diem avait commencé des études de lettres (langue et littérature néerlandaises) mais a tout laissé tomber pour se consacrer à la critique cinématographique. Déjà, il avait fait ses premières armes de metteur en scène en montant, pour le théâtre universitaire, des classiques comme *Who's Afraid of Virginia Woolf?* Passionné de cinéma, il entre en 1987 à l'Académie néerlandaise du cinéma et de la télévision. Son talent se lira dans chacune des séquences de son film de fin d'études, un thriller de 45 minutes intitulé *Alaska* qui lui permet de remporter de nombreuses récompenses, dont le Veau d'or (Oscar hollandais) du meilleur court métrage (décerné pour la première fois à un étudiant), le Student Academy Award aux États-Unis et le Grand Prix ainsi que le Prix du meilleur film de fin d'études aux Rencontres Henri Langlois en 1990. *Alaska* est applaudi pour sa « remarquable qualité technique » et son récit « aussi captivant qu'imagé ». Des compliments qui lui ouvrent rapidement les portes de la télévision de son pays. Les téléspectateurs de celui-ci se souviendront longtemps de la prestigieuse série *Pleidooi* où ses talents de directeur d'acteurs atteignaient de nouveaux sommets.

Character est l'histoire d'un enfant illégitime qui veut réussir coûte que coûte dans la vie, mais qui vit dans la hantise constante de mettre en danger

son ascension sociale. Katadreuffe (Fedja van Huêt), lecteur assidu qui se donne avec ardeur au travail et aux études, commence par être engagé comme clerc dans un cabinet d'avocats. Secrètement amoureux d'une secrétaire, il prendra peu à peu conscience que c'est son père qui l'empêche de devenir avocat. L'enfance misérable qu'il a vécue revient à la surface et un affrontement final entre les deux hommes devient inévitable.

Le film, considéré comme une œuvre majeure du cinéma néerlandais (et consacré le mois dernier par l'Oscar du meilleur film en langue étrangère), bénéficie d'un extraordinaire travail de caméra qui permet aux personnages de s'exprimer par des regards et des silences, de participer à des ambiances.

Graham Guit

Le ciel est à nous (1997)



Le ciel est à nous

Ce que veut Graham Guit, c'est la paix. La paix au sens de : *contraire de la guerre et de la violence*. C'est la raison pour laquelle son premier long métrage, éclairé de couleurs romantiques fortement esquissées, part du sombre pour arriver à la lumière. Une lumière céleste finalement, puisque les deux jeunes du *Ciel est à nous* se retrouvent sous un extraordinaire firmament d'étoiles, plus précisément à San Pedro de Atacama, terre promise du film, l'endroit sur terre où on les voit le mieux, ces étoiles, où le ciel est pratiquement à portée de la main. Le polar urbain du début, avec revolvers scintillants en gros plans, s'est progressivement métamorphosé en film d'amour où prime l'émotion.

Mais *Le ciel est à nous* baigne dès le début dans la comédie des années 30 et 40. Et pas seulement à cause des couleurs ou de l'obscurité opposée à la lumière. C'est un film réel, où le petit escroc qui dérobe la carte de crédit de sa petite Anglaise à Londres se transforme, en France, en petit truand qui voudrait oser se mesurer aux grands, mais bute sur une histoire

d'amour à laquelle il ne s'attendait pas. «Un univers romantique, dira le réalisateur dans sa note d'intention, créé à partir d'éléments âpres, qui essaie (et parvient, selon nous) de retrouver les accents de la comédie sentimentale pour finalement bâtir un univers délibérément optimiste.»

Et puis, on rigole dans *Le ciel est à nous*, un peu à la manière des films des frères Coen dont Graham Guit admire le détail des caractères et la finesse du traitement des personnages. Comme les Coen, Guit ne peut concevoir d'écrire des rôles de tueurs qui ne soient qu'effrayants ou de héros qui ne soient que merveilleux. C'est en cela qu'il rejoint aussi, dans un certain sens, Tarantino et *Pulp Fiction*, surtout grâce à une trame sonore composée en grande partie de succès pop («J'ai voulu faire avec ce film l'équivalent d'une chanson des Beatles de la période de *A Hard Day's Night*»). Par moments, le film frôle la caricature et la présence de Jean-Philippe Ecoffey en bandit, vaguement terrifiant, n'arrange pas les choses; mais la violence parvient à ne devenir que faiblement graphique grâce à la présence des jeunes femmes incarnées par Romane Bohringer et Élodie Bouchez (cette dernière, fantasme avoué du cinéaste).

Graham Guit a grandi avec la télé («qui fait partie de ma culture de base») et cela se sent surtout dans certains dialogues par moments assez niais (Marguerite à Joël: «Arrête avec ta violence, c'est fini, la violence, c'est dépassé. L'amour fait son grand retour. On est tous là, ensemble, parce qu'on s'aime...») Mais Graham Guit ne s'en fait pas trop. Il a déjà derrière lui de bons scénarios de longs métrages et la réalisation des courts *Le Roman de Léo* (1988) et *Caleb* (1988), lequel a été applaudi dans quelques festivals. On attend impatiemment sa prochaine aventure.

Richard Kwietniowski

Love and Death on Long Island (1997)

Lorsqu'il a eu entre les mains le roman culte de Gilbert Adair, Richard Kwietniowski l'a lu d'une traite, puis il a invité l'auteur à déjeuner. Écrire l'adaptation de *Love and Death on Long Island* (voir encadré) lui prit quelques années cependant: la structure du roman a été changée et des personnages nouveaux sont apparus.

Kwietniowski est né à Londres. Il a suivi des cours de littérature et de cinéma en Angleterre et en Californie, avant d'entrer dans les secteurs du cinéma indépendant et de l'enseignement des médias. Son premier film, *Alfalfa*, obtint un tel succès au Festival de Berlin qu'il entreprit la réalisation de plusieurs autres courts métrages, tous des succès critiques ou commerciaux, et montrés sur les grands et petits écrans d'Europe, d'Australie et d'Amérique. L'un d'eux, *Flames of Passion* (1989), une sorte de remake muet de *Brief Encounter*, fut sélectionné dans plus de soixante festivals internationaux. Cette même année, il entra à la télévision anglaise où depuis, il est devenu, depuis, un réalisateur de téléseries hautement reconnu. **S**

Maurice Elia

LOVE AND DEATH ON LONG ISLAND

Premier délice



Amour et mort, désir et culpabilité, passion et honte: autant de contrastes pour ce premier long métrage de Richard Kwietniowski qui met en scène, précisément, la rencontre de deux cultures opposées. Giles De'Ath, un écrivain britannique, vit en marge des commodités de l'ère moderne, complètement à l'abri des progrès technologiques des cinquante dernières années ainsi que de la culture qu'ils ont générée. Lorsqu'il tombe amoureux de Ronnie Bostock, un jeune acteur qu'il découvre par hasard dans un film de série B pour adolescent(e)s, un monde nouveau (et le Nouveau Monde) s'ouvre à lui.

Le talent du réalisateur-scénariste est incontestable. L'univers mental de Giles envahit si spontanément l'écran que le spectateur y plonge totalement. Son point de vue devient le nôtre, l'objet de sa passion aussi. La musique, à la fois séduisante et mystérieuse, enrobe le récit d'une atmosphère envoûtante et inquiétante. Kwietniowski profite de chaque détour pour insérer une touche comique au récit fataliste. Par exemple, l'amusement est total lorsque Giles aide Ronnie à apprendre le texte insipide de son prochain film en lui donnant la réplique, composée d'une succession d'expressions familières — très américaines et très ados.

Kwietniowski réussit à traduire la montée des sentiments amoureux chez le vieil homme et la série de comportements qu'ils engendrent. Son scénario rend avec crédibilité les divers traits de la personnalité de Giles: d'abord inflexible et intransigent, sérieux et renfermé; puis extrêmement vulnérable et ensorcelé, attentif aux moindres détails qui ont trait à l'objet de son obsession. On a tôt fait de s'attacher à cet homme, même dans les moments où il pourrait sembler ridicule. John Hurt incarne avec brio cet intellectuel rangé, bien établi et respecté, aux habitudes et manies inchangées depuis des décennies. On croit tant à son personnage qu'on craint le pire pour lui qui a scellé sous vide ses émotions pour ensuite les déchaîner si soudainement. D'autant plus qu'on ne peut s'empêcher de penser aux destins de Humbert Humbert et de Gustav d'Aschenbach, cousins spirituels de Giles. De telles évocations associées à un premier long métrage étonnent et ravissent à la fois.

Geneviève Royer

LOVE AND DEATH ON LONG ISLAND

(Rendez-vous à Long Island)

Grande-Bretagne/Canada 1997, 93 minutes — Réal.: Richard Kwietniowski — Scén.: Richard Kwietniowski, d'après le roman de Gilbert Adair — Photo: Oliver Curtis — Mont.: Susan Shipton — Mus.: The Insects, Richard Grassby-Lewis — Int.: John Hurt (Giles De'Ath), Jason Priestley (Ronnie Bostock), Fiona Loewi (Audrey), Sheila Hancock (M^{me} Barker), Maury Chaykin (Irving Buckmuller), Gawn Grainger (Henry) — Prod.: Steve Clark-Hall, Christopher Zimmer — Dist.: Alliance.